



*'Amy Nabot aperçut un petit bateau à voiles
qui se dirigeait vers le navire... (Page 1593).*

C. I.

LIVRAISON 209.

CHAPITRE CCXXXIV.

UNE ENTREVUE IMPORTANTE.

Depuis quelques jours, le personnel de l'Etat-Major était surchargé de travail. Le colonel Henry n'avait pu prendre un jour de permission ni un instant de repos depuis son mariage. Les étranges événements du jour de ses noces lui avaient fait une profonde impression, et avaient laissé comme une ombre de tristesse et d'inquiétude dans le cœur de Louise. C'était en vain que l'officier avait tenté de consoler et de rassurer son épouse

— Ne crains rien, ma chérie ! lui disait-il. Notre bonheur ne sera pas détruit..... Personne ne saura jamais rien de la faute que je me suis malheureusement laissé entraîner à commettre... Il est inutile de te tourmenter pour cela

— Ce n'est pas de cela que je me tourmente, répondit la jeune femme. Je ne crains point que notre bonheur soit détruit, mais je ne peux m'empêcher de penser au mal que la faute que tu as commise a fait à un autre..... C'est vraiment terrible de penser aux souffrances que ce malheureux doit endurer.

— Alors, il ne me reste pas autre chose à faire que d'avouer mon erreur et d'en supporter les conséquences. Si tu le veux, je le ferai afin de te délivrer de ces remords.

Mais à cette seule pensée, la jeune femme se mettait à trembler de terreur. Elle ne pouvait supporter l'idée de se voir séparée de son mari qui serait certainement emprisonné s'il avouait ce qu'il avait fait.

Et les jours s'écoulaient en de perpétuelles alternatives de remords et d'anxiété.

Le colonel Henry devenait de plus en plus nerveux et, pendant son travail, il était souvent assailli par de douloureuses pensées.

Un jour, le général Gonse le fit appeler.

Le colonel dut faire appel à toute sa force de volonté pour dissimuler sa crainte et pour conserver une attitude calme et sereine.

Dès qu'il eut pénétré dans le cabinet de travail de son chef, ce dernier lui dit :

— L'affaire Esterhazy doit être examinée à nouveau... C'est absolument nécessaire.

— Puis-je vous demander, mon général, de quelle façon vous désiriez que l'enquête soit menée ? demanda l'officier.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire que l'affaire Esterhazy est intimement liée à l'affaire Dreyfus et que si tout cela revient sur le tapis, cela va causer des ennuis à bien des gens...

Le général Gonse haussa les épaules.

— A qui cela pourrait-il causer des ennuis ? fit-il. L'écuyer n'est plus en fonctions et Sandherr est dans une maison de fous.

— Je le sais, mon général. Mais il y a encore bien d'autres personnes en cause.

— Tant pis ! En tout cas, je ne verrais, pour ma part aucun inconvénient à ce que ce polisson d'Esterhazy soit sévèrement condamné...

— Veuillez m'excuser, mon général, insista le colonel Henry d'une voix tremblante d'émotion, — mais

je crains que si le colonel Esterhazy était condamné, le commandant du Paty n'aurait plus qu'à donner sa démission et... vous de même, mon général !

— Et vous aussi, n'est-ce pas, colonel Henry ? riposta le général Gonse sur un ton sarcastique.

Le colonel demeura un instant silencieux, puis il reprit :

— Il est certain qu'à mon avis il serait préférable de laisser les choses comme elles sont, mon général, de façon à ce que le peuple continue de croire que c'est bien Dreyfus qui est le coupable.

Le général hochâ la tête avec un air perplexe et remarqua :

— Je n'en suis pas tellement certain, colonel... L'opinion publique est très surexcitée et Dreyfus est maintenant défendu par des hommes qui portent un nom célèbre et qui paraissent fermement résolus à ne rien négliger pour faire triompher sa cause...

Henry réfléchit un instant, puis, sur un ton nonchalant, il murmura :

— Il faudrait tâcher de trouver de nouvelles preuves de la culpabilité d'Alfred Dreyfus.

— De quelle façon ?

— Ne vous souvenez-vous point, mon général, de l'impression que la tentative de fuite d'évasion de Dreyfus a faite sur le public ? Bien des gens qui avaient hésité jusqu'alors à le croire coupable se sentirent, à partir de ce moment, convaincus de sa culpabilité, se disant que, s'il avait été innocent, il n'aurait pas cherché à s'enfuir...

— Et vous voudriez sans doute faire en sorte qu'il cherche à s'évader de nouveau afin que sa culpabilité ne fasse plus l'ombre d'un doute pour personne ? s'exclama le général Gonse en riant.

— Non, mon général, répondit froidement le colonel. Il n'est pas du tout nécessaire qu'il s'évade ou qu'il tente de s'évader.. Il suffirait largement que les journaux publient un article sensationnel pour faire croire au public qu'il a essayé de fuir encore une fois.

— Diable ! fit le général d'une voix sourde. Vous en avez des idées, vous !

— Pensez-vous vraiment que ce soit une mauvaise idée, mon général ?

— Je ne dis pas qu'elle est mauvaise, mais vous admettez qu'elle est quelque peu diabolique ! Enfin, faites ce que vous voudrez, mais si vous entreprenez une chose pareille, vous devrez le faire sous votre propre responsabilité... Moi, je ne veux pas être mêlé à une histoire de ce genre.

— Ce qui veut dire, mon général, que vous me laissez les mains libres ?

— C'est-à-dire que je vous charge de poursuivre l'enquête au sujet de l'affaire Esterhazy, mais je vous laisse libre de vous en décharger sur d'autres, à condition que vous me teniez au courant des résultats obtenus...

— C'est entendu, mon général... Désirez-vous que le colonel Esterhazy soit arrêté de nouveau ?

— Je n'y tiens pas particulièrement... Vous en ferez ce que vous voudrez... Vous verrez la tournure que prennent les choses et vous agirez en conséquence...

— Très bien, mon général...

— Attendez un moment, colonel... Je voudrais que vous me rendiez un service.

— A vos ordres, mon général...

— Eh, bien, voudriez-vous me faire le plaisir d'aller voir Clemenceau et de lui dire de ma part que nous trouvons très inopportune et très déplacée sa campagne en faveur d'Alfred Dreyfus, parce que le Gouverne-

ment et l'Etat-Major souhaiteraient, au contraire, que cette affaire tombe dans l'oubli le plus tôt possible et ne revienne plus jamais à la lumière du jour.

— C'est entendu mon général.

Gonse s'approcha du colonel et lui donna une tape amicale sur l'épaule.

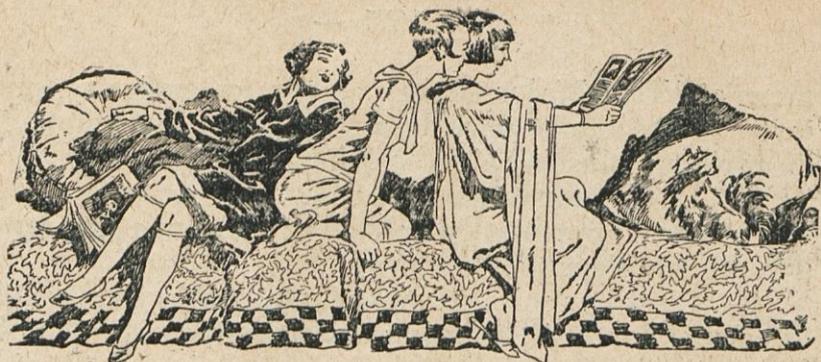
— C'est une mission importante que je vous confie là, colonel, lui dit-il, — et je vous la confie à vous de préférence à un autre, parce que je vous crois assez habile pour parvenir à convaincre Clemenceau..... Faites tout votre possible n'est-ce pas ?

— Vous pouvez être tranquille, mon général..... Je ferais en sorte que vous puissiez être content de moi.....

Puis le colonel Henry salua son chef et se retira.

Maintenant, il se sentait beaucoup plus tranquille car, il se sentait maître de la situation et il comptait bien pouvoir régler au mieux de ses intérêts.





CHAPITRE CCXXXV.

LA MALARIA.

Terassés par la fatigue et par une pénible tension nerveuse, les deux fugitifs s'étaient finalement endormis. Quand Luders s'éveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel.

Tout-à-coup, il sursauta, épouvanté.....

Qui avait parlé ?... Encore à moitié endormi, il se mit à regarder autour de lui avec inquiétude.....

C'était Haug qui parlait dans son sommeil.

Luders se pencha sur son compagnon et vit qu'il avait le visage congestionné et les traits contractés. De temps à autre, il ouvrait à demi les yeux et se mettait à prononcer des paroles inintelligibles.

Le malheureux avait une fièvre épouvantable et il délirait !

— C'est la malaria ! se dit Luders avec angoisse. Le fléau des régions tropicales !

Il savait que la crise pouvait durer plusieurs heures et laisser le malade dans un état d'épuisement complet qui l'empêcherait certainement de continuer son chemin.

Quelle malchance !

Une attaque de malaria juste à ce moment !

Que faire ?

On aurait dit que tout était conjuré contre ces deux malheureux pour les empêcher de reconquérir la liberté qu'ils désiraient tant et pour laquelle ils n'avaient pas hésité à risquer leur vie.

Luders se souvint de ce qu'il avait cousu dans la doublure de sa veste un petit paquet contenant quelques médicaments entre autres quelques pastilles de quinine.

Aussitôt, il déchira la doublure de son vêtement, mais une nouvelle désillusion l'attendait. L'humidité des marécages avait désagrégé les pastilles dont il ne restait plus qu'un résidu informe et qui paraissait inutilisable.

Néanmoins, avec une patience infinie, le jeune homme se mit à rassembler les particules éparses de ce résidu et il parvint à en confectionner une sorte de pillule qu'il fit avaler à son compagnon.

Cela n'était évidemment qu'un moyen tout-à-fait désespéré car, en admettant que cette faible quantité de quinine détériorée puisse calmer quelque peu la fièvre de Haug, ce n'était certainement pas cela qui lui rendrait la force nécessaire pour continuer le voyage.

Luders se disait avec terreur que tout retard pouvait être fatal au succès de l'entreprise, d'autant plus que le lieu où les deux hommes se trouvaient maintenant n'était nullement inaccessible puisqu'ils étaient arrivés au bord du Maroni et qu'ils pouvaient encore très bien tomber entre les mains d'une troupe remontant ou redescendant le cours du fleuve.

Même en territoire hollandais, les deux fugitifs pouvaient encore être arrêtés si les autorités civiles de la Gayane demandaient leur extradition.

Il fallait absolument trouver un moyen de se mettre à l'abri avant qu'il soit trop tard.

S'ils avaient au moins pu se procurer des vêtements civils !... Vêtus comme ils l'étaient, l'on pouvait deviner tout de suite qu'ils étaient déserteurs !

Haug avait cessé de délirer et, après être resté quelques minutes les yeux grands ouverts, il s'était paisiblement endormi.

Il reposa ainsi pendant environ une heure, puis il se mit à regarder autour de lui et murmura d'une voix faible :

— Mon Dieu !... Que m'est-il donc arrivé ?

— Rien... Un peu de fièvre, répondit Luders.

Haug ne parut même pas avoir entendu et il continua comme se parlant à lui-même :

— Que je me sens mal !... Il me semble que je n'aurais qu'à fermer les yeux pour mourir !

— Veux-tu un peu d'eau ?

Haug fit un signe affirmatif de la tête.

Luders se dirigea vers le fleuve pour remplir sa gourde. Mais à peine eut-il atteint le rivage qu'il sursauta.

Un bateau s'approchait et, sur le pont, l'on apercevait des soldats ainsi que des officiers qui observaient attentivement la rive....

Ce devait certainement être une expédition envoyée à la recherche des deux déserteurs.

Il fallait absolument prendre une décision tout de suite.... Il n'y avait plus un seul instant à perdre !

Luders remplit prestement sa gourde et courut rejoindre son compagnon.

— Nous sommes poursuivis ! lui dit-il. Je viens de voir un bateau rempli de soldats et d'officiers....

Cette angoissante nouvelle ne parût pas faire la moindre impression sur Haug qui fixa sur son compagnon un regard égaré et lui demanda :

— Est-ce que tu m'as apporté de l'eau ?

— Oui.... La voilà....

Ce disant, Luders approcha la gourde des lèvres de son camarade qui se mit à boire avec avidité, vidant le récipient jusqu'à la dernière goutte.

— Et maintenant, fit le malade, — adieu, Luders....

Bonne chance !

— Que veux-tu dire ?

— Que tu dois t'en aller au plus vite et tâcher de te mettre en sûreté.....

— Et toi ?

— Moi, je reste ici.....

— Pour te faire prendre ?

Haug haussa les épaules avec un air résigné.

— Je voudrais bien m'en aller aussi, dit-il. Mais tu vois bien que c'est impossible.....

Luders regarda son compagnon avec un air désolé.

— Est-ce que je ne t'ai pas déjà démontré que l'on peut tout ce qu'on veut, pourvu qu'on le veuille réellement ?

Haug eut un triste sourire.

— Je voudrais bien, reprit-il faiblement. Bien sûr que je voudrais !... Mais ne parlons plus de cela..... Nous perdons un temps précieux..... Dépêche-toi de fuir, Luders... Sauve-toi avant qu'il soit trop tard !... Merci pour le dévouement dont tu as fait preuve envers moi, et si tu réussis à retourner au pays... va voir ma mère et dis-lui que ma dernière pensée a été pour elle.....

Luders était tellement ému qu'il ne put pas répondre tout de suite ; il avait les yeux remplis de larmes et il se disait que cela aurait été une lâcheté sans nom que d'abandonner son ami dans une situation pareille.

— Non ! s'exclama-t-il enfin. Je ne pourrais pas, Haug ! Si tu restes ici, je reste avec toi pour partager ton sort quoi qu'il puisse t'arriver.....

— A quoi ta présence pourrait-elle encore me servir maintenant ?

— Ça m'est égal... Je reste.....

Ce disant, Luders s'assit par terre à côté de Haug.

Il garda le silence pendant quelques instants, puis il reprit la parole et dit :

— Veux-tu que nous grimpons dans les arbres et que nous nous cachions dans le feuillage ?

— Et combien de temps devons-nous rester là-haut ?

— Jusqu'à ce soir.....

— Crois-tu qu'ils s'en iront ce soir ?

— Oui.....

Tout-à-coup, les deux hommes entendirent du bruit dans les broussailles.

Quelqu'un s'approchait !

Ou bien était-ce une bête fauve ?

Luders se leva vivement.

Saisissant son fusil, il se mit à regarder autour de lui, fermement résolu à défendre, jusqu'à l'extrême limite de ses forces sa vie ainsi que celle de son compagnon.

Au bout de quelques minutes, le bruit cessa ; mais après un moment cela recommença de nouveau et l'on put percevoir un bruit de pas qui faisaient craquer les brindilles.

— Ça y est ! chuchota le légionnaire. Ce sont eux !

— Donne-moi ton revolver pour que je puisse me défendre aussi répondit Haug avec calme.

Luders lui tendit l'arme et se remit aux aguets.

Tout-à-coup, un soldat bondit hors des buissons.

Luders se porta à sa rencontre et lui tendit la main.

L'homme était un légionnaire lui aussi, un Suisse que les deux fugitifs connaissaient bien.

— Heureusement que c'est toi ! dit Luders.

— Comment, c'est vous ?

— J'espère que tu ne vas pas nous trahir ?

— Dieu m'en garde !

— Tes compagnons te suivent ?

— Non... Nous sommes partis en éclaireurs à travers la forêt, tous séparément et à une assez grande distance les uns des autres.

— Est-il encore possible que nous ne soyons pas découverts ?

— Pour aujourd'hui, certainement, mais demain nous allons recevoir des renforts.....

— Comment est-il possible que l'on se soit aperçu si rapidement de notre fuite ?

— C'est Tai-Fung qui vous a dénoncés.....

Luders laissa échapper un blasphème.

— Pourquoi ne l'ai-je pas tué, ce bandit-là ! gronda-t-il entre ses dents.

Walti, le légionnaire suisse fit mine de s'en aller.

— Il faut que tu nous rendes encore un service, lui dit le fiancé de Leni.

— Volontiers..... Que veux-tu ?

— Quelque chose à manger et un peu de quinine si tu en as.....

Le Suisse ouvrit sa musette et en retira quelques provisions dont il donna la moitié à Luders, ainsi qu'un petit paquet de quinine.

Puis il s'en fut.

— Nous avons de la chance d'être tombés sur un brave type ! dit Luders à Haug.

Ce dernier avait faim, mais son camarade lui conseilla de rester encore quelques heures sans manger, de crainte que la nourriture augmente sa fièvre.

— Essaie de te lever et de marcher un peu, lui dit Luders. Il faudrait absolument que nous nous éloignons d'ici..... Nous devons aller jusqu'au village indien et nous procurer un canot de façon à pouvoir gagner la rive hollandaise avant demain matin... Comment va ton pied ?

— Tant que je reste tranquille, je ne ressens aucune douleur.....

— Eh bien, essaie de marcher.....

Haug se leva et fit deux ou trois pas. Mais il s'arrêta de nouveau en poussant un gémissement de douleur.

— Courage, Haug ! insista Luders... Crois-tu que tu pourras marcher si je te soutiens ?

— Peut-être.....

— Alors nous nous mettrons en chemin dès que le soir sera tombé.....

Une heure plus tard, le soleil descendit à l'horizon et les ténèbres de la nuit commencèrent à envelopper la terre.

— Maintenant, nous pouvons partir, dit Luders. Les soldats vont sûrement camper quelque part jusqu'à demain matin et nous ne serons pas dérangés.....

Haug ne répondit pas. Il demeurait étendu sur le sol les yeux tournés vers le ciel. De temps à autre, il était secoué d'un frisson et il tremblait de tous ses membres.

— La fièvre te reprend ? lui demanda Luders avec inquiétude.

— Je crois que oui... En tout cas, j'ai fort mal à la tête et j'éprouve une étrange sensation de pesanterie dans tout le corps.....

Luders lui fit prendre encore une dose de quinine.

— Dans deux heures ce sera fini, lui dit-il.

Mais Haug ne pouvait déjà plus l'entendre.

CHAPITRE CCXXXVI.

L'ANCIENNE VIE RECOMMENCE.

Malgré sa grande fatigue, Amy Nabet ne parvint presque pas à dormir. Ses nerfs étaient trop surexcités et ses préoccupations ne lui laissaient pas un instant de répit.

L'unique consolation qu'elle avait dans son désespoir était de se sentir de nouveau libre et d'avoir échappé aux mains d'Estralba. Maintenant, elle devait encore faire en sorte de se débarrasser de la personne odieuse de Dubois, et, pour cela, elle devait attendre jusqu'à ce qu'elle soit en sûreté, car elle avait encore besoin de lui.

Elle éprouvait, à l'égard de l'espion, une aversion insurmontable, malgré les récents événements qui l'avaient rapprochée de lui plus que jamais.

Instinctivement, elle comprenait qu'elle n'avait rien de bon à attendre de cet homme, malgré les protestations d'amitié qu'il ne cessait de lui prodiguer.

Tandis que Dubois dormait encore, elle se fit apporter des journaux dans sa chambre, tant pour tuer le temps que pour savoir les nouvelles de France.

Ce qui l'intéressait le plus était ce qui avait trait à la politique et son attention fut immédiatement attirée par les articles concernant l'affaire Dreyfus.

Tout-à-coup, elle sursauta.

Elle venait de lire la nouvelle de l'arrestation d'Esterhazy et en avait éprouvé une émotion bien compréhensible.

L'affaire Dreyfus revenait donc sur le tapis... Selon toute probabilité, la culpabilité d'Esterhazy allait être démontrée et le traître irait prendre la place d'Alfred Dreyfus à l'île du Diable !

Amy Nabot se mordait les lèvres.

Dreyfus libéré ? Rendu à sa famille et remis en possession de tous ses droits ainsi que de son grade d'officier.

Rien que d'y penser, elle se sentait devenir folle ; une seule chose aurait pu la calmer et cela aurait été la certitude de ce que cet homme serait pour toujours séparé de sa femme et réduit à la plus grande misère humaine.

Oui !... Il fallait qu'il souffre le martyr pour le punir de l'avoir répudiée !... Il ne devait plus jamais revoir sa patrie !

L'aventurière feuilletait nerveusement les journaux ; soudain son regard prit une expression stupéfaite et presque épouvantée.

Ses yeux venaient de tomber sur une notice ainsi rédigée :

« Hier a été célébré, dans la basilique du Sacré-Cœur de Montmarire, le mariage du colonel Henry, chef de la Section des Informations Secrètes au Ministère de la Guerre, avec la comtesse Louise de Gané ».

Amy Nabot ne put s'empêcher de laisser échapper une exclamation de dépit.

Juste à cet instant, Dubois entra dans sa chambre et il lui demanda :

— Qu'as-tu donc ?

— Regarde ! répondit l'aventurière en lui tendant le journal. Esterhazy a été arrêté !



— *Oui, dit Tuléen d'un air apitoyé.*
(Page 1603).

— Et alors ? fit l'espion, sans manifester le moindre étonnement ni la moindre inquiétude. Est-ce que tu trouves qu'il ne le méritait pas ?

— Tu ne vaux pas mieux que lui ! riposta Amy Nabot avec un air méprisant.

— Pardon ! protesta le misérable avec vivacité. Quant à moi, ma profession n'est un secret pour personne..... Tout le monde sait que je suis un espion et je suis payé par le gouvernement pour faire de l'espionnage..... Pour ce qui est d'Esterhazy, c'est une autre affaire, car on ne saurait rien imaginer de plus abject qu'un officier supérieur qui trahit sa patrie... S'il est puni comme il le mérite, je ne serais nullement disposé à le plaindre.....

— Moi, j'aurais préféré que ce procès n'ait pas lieu.

— Pourquoi ?... Tu es en sécurité maintenant... Personne ne pourrait te faire le moindre mal..... La seule chose désagréable est que ce brigand d'Esterhazy ne va pas pouvoir t'envoyer d'argent puisqu'il a été coffré !..... Il ne reste plus qu'Henry.

Amy Nabot fronça les sourcils et répondit :

— Je ne peux plus m'adresser à Henry non plus.....

— Et pourquoi pas ?

— Lis ceci.....

Dubois prit le journal que lui tendait l'aventurière et il lut attentivement la notice du mariage du colonel Henry.

— Il me semble, en effet, que tu joues de malheur, ma pauvre petite ! dit-il enfin. Esterhazy en prison. Henry marié, le comte Ilitch mort et le conseiller von Giesel a jamais perdu pour toi... C'est vraiment bien de la malchance pour une seule personne !

— Assez ! s'écria l'aventurière, excédée du ton railleur et sarcastique de l'espion.

Mais ce dernier continua sans se troubler :

— Tu vois que, dans ton malheur, il n'y a que moi, qui te suis resté !

— Il n'y a que toi qui m'est resté, en effet, mais je ne suis pas sûre que cela soit un avantage !.... Ce que je vois de plus clair, en tout cas, c'est que je ne vais pas pouvoir retourner en France !

— Heureusement que tu es capable de comprendre au moins cela !... Mais hier au soir, on n'aurait pas dit que tu étais de cet avis... Ecoute-moi, j'ai une proposition à te faire.....

Amy Nabot eut un sourire de lassitude et répondit :

— Je voudrais bien savoir ce que tu pourrais encore avoir à me proposer !

— Attends..... Comme tu vois, il n'est plus possible de recevoir de l'argent d'Henry, ni d'Esterhazy..... Il faut donc trouver un autre moyen..... Veux-tu que je te présente au directeur d'un théâtre de variétés et que j'essaie de te procurer un engagement ?.... Cela te permettrait de gagner assez rapidement l'argent nécessaire pour partir et d'aller te réfugier dans un pays neutre.

— Cela ne me tente pas beaucoup..... D'ailleurs, je pense que tous les théâtres de variétés de Tunis doivent être dans le genre de celui d'Estralba.....

— C'est une erreur... Du reste, il ne s'agirait que d'une quinzaine de jours, après quoi nous pourrions partir et regagner notre liberté d'action.....

Amy Nabot demeura quelques instants silencieuse, puis elle dit sur un ton résolu :

— Soit... Je veux bien essayer... Mais cette fois, tâche de te souvenir que si tu me fais de nouveau tomber dans un piège, je n'hésiterai pas un seul instant à te dénoncer à la police..... Peut-être que cela m'amènera à aller en prison moi-même, mais j'aime encore mieux aller en prison que de tomber au pouvoir d'une canaille.....

Dubois se mit à rire.

— Décidément, fit-il, — ce n'est pas chose facile que de gagner ta confiance !... Mais tu finiras bien quand mê-

me par te convaincre de ce que je suis le plus sincère et le plus dévoué de tes amis !

— C'est ce que nous verrons..... En attendant, ne crois-tu pas qu'Estralba va me faire surveiller et qu'il pourrait prétendre m'obliger à me conformer aux termes du contrat que j'ai signé ?

— Ne t'inquiète pas de cela non plus, répondit Dubois en se donnant un air important. S'il surgissait la moindre difficulté de ce côté, je me chargerais d'arranger cette affaire-là aussi..... Tu peux être tranquille et t'en remettre à moi.....

CHAPITRE CCXXXVII.

LA SITUATION S'AGGRAVE.

Esterhazy ne trouvait plus un seul instant de tranquillité et son anxiété augmentait d'heure en heure. Tous les journaux parlaient de lui et il comprenait qu'il ne lui serait plus possible d'éviter un scandale ni la condamnation qui s'en suivrait plus que probablement.

Un matin, il se rendit chez le colonel Henry.

— N'y aurait-il vraiment aucun moyen d'éviter un procès ? lui demanda-t-il.

— J'ai bien peur que non ! répondit Henry. Le général Gonse m'a donné l'ordre de poursuivre l'enquête... Il faut bien que j'obéisse !

— C'est idiot ! s'exclama Esterhazy avec sa légèreté habituelle. C'est la faute de ces imbéciles de journalistes ! Il faudrait trouver un moyen de les faire taire !

Henry hocha la tête avec un air pessimiste.

— Je crains bien que cela ne sera pas possible, fit-il.

— Je suis allé chez Clemenceau, mais je n'ai rien pu obtenir de lui.... Cet homme là est têtue comme un mulet ! Il s'obstine à dire que les journalistes ont le devoir de défendre ceux qui sont injustement persécutés et de faire punir les coupables....

— C'est bien embêtant !... Cette fois, on dirait que nous sommes vraiment dans des mauvais draps....

— Pourquoi dis-tu « nous » ? interrompit le colonel Henry avec un air vexé. Moi, je n'y suis pour rien, il me semble !... Tu es seul en cause....

— Oh !... Ne te fâche pas, mon vieux !... Je sais bien que tu n'as pas la conscience très pure non plus, mais puisque tu ne veux pas que j'en parle, je ne dis plus rien. N'aurais-tu pas un bon conseil à me donner ?

— Si... Le même que je t'ai déjà donné tant de fois.

— De prendre la fuite ?

— Evidemment !

— Ce n'est pourtant pas ça qui empêcherait le scandale d'éclater, au contraire !.... Si je prends la fuite, je serai sûrement condamné par contumace et mon nom sera traîné dans la boue....

— Ça dépend... Il se pourrait aussi que le procès finisse par un acquittement....

— Mais je n'ai pas d'argent pour partir !

— Ça ne fait rien.... Je peux te prêter deux mille francs....

— Merci... Mais il n'y a rien qui presse... Je peux bien attendre encore deux ou trois jours....

— Il vaudrait mieux que tu t'en aille tout de suite, car il ne serait pas impossible qu'on t'arrête de nouveau demain....

— Tu crois ?.... Et quand pourrais-tu me donner cet argent ?

— Je peux faire un chèque tout de suite....

— Bien... Merci encore une fois...

Quelques instants plus tard, Esterhazy quitta le bureau du colonel Henry, emportant dans son portefeuille le chèque que ce dernier venait de lui remettre.

Gagnant les quais, il traversa la Seine et se dirigea vers les grands boulevards. Il faisait un temps superbe et les rues présentaient un spectacle plein de variété, de gaiété et d'entrain.

— Quel dommage de devoir quitter Paris ! se disait le traître avec regret.

Pourtant, il fallait bien se résigner au départ. Comme le colonel Henry l'avait dit, c'était le seul moyen de se tirer d'affaire.

Comme il passait près de la Madeleine, il se souvint de Mme Berger, son associée dans l'administration du discret établissement dont nous avons parlé dans l'un des précédents chapitres, et il se dit qu'il pourrait bien lui demander une avance sur les intérêts auxquels il allait bientôt avoir droit.

Comme il était en uniforme, il commença par rentrer chez lui pour se mettre en civil, puis il se fit conduire en voiture à la « Maison Rouge ». Mais la patronne n'était pas là et ce ne fut qu'après minuit qu'il parvint à la trouver.

Comme il s'y était attendu, elle ne fit aucune difficulté pour lui avancer une somme assez importante.

Il était sur le point de s'en aller quand il s'entendit appeler par son nom.

Se retournant, il se trouva en présence de l'agent secret Carlo Beppina qui l'interpella en ces termes :

— Quelle chance de vous rencontrer, Monsieur le colonel !... Le monde est bien petit, en vérité !

Ce disant, il tendit familièrement la main au traître qui se détourna avec un air méprisant et se dirigea vers la porte.

Mais l'agent secret lui barra résolument le passage en s'exclamant à haute voix :

— Vous ne voulez pas me donner la main colonel ?... C'est sans doute parce que vous craignez que je salisse la mienne ?

Esterhazy sursauta.

— Canaille ! s'écria-t-il en levant son poing crispé.

Beppina crut sans doute que le traître allait le frapper et il prit les devants, lui envoyant une bourrade qui le fit chanceler.

Terrifiée, Mme Berger s'interposa et vint se planter devant l'agent secret comme pour défendre son associé.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'écria-t-elle. Vous êtes fou ?..... Vous voulez donc faire venir la police ?

— Je n'ai pas fait autre chose que me défendre ! protesta Beppina.

Malheureusement, le bruit de l'altercation avait déjà attiré l'attention d'un groupe de policiers qui se trouvait justement au dehors et qui fit brusquement irruption dans l'établissement.

Voulant à tout prix éviter un scandale, Esterhazy s'avança immédiatement vers le brigadier et lui dit à voix basse :

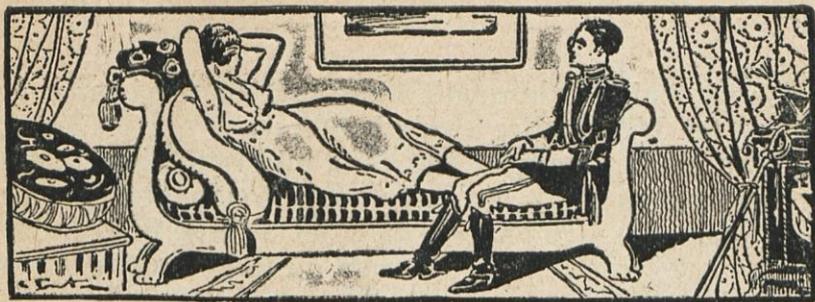
— Laissez donc... Je ne veux pas porter plainte contre cet individu qui a levé la main sur moi... Je suis officier et je ne voudrais pas avoir d'histoires.....

Le brigadier comprit qu'il valait mieux ne pas insister et il laissa sortir Esterhazy qui s'empessa de s'éloigner.

Le traître rentra chez lui et se mit au lit immédiatement, mais il ne put dormir de toute la nuit.

Dès l'aube, il se leva avec l'intention de quitter Paris par le premier train.

Mais au moment où il allait sortir, il reçut la visite d'un officier qui était accompagné de deux soldats et qui exhiba un mandat d'arrêt.



CHAPITRE CCXXXVIII.

L'ANXIÉTÉ DES PARENTS.

— Une lettre pour vous... Elle vient de loin, mais elle n'est pas de Fritz Luders.

Ce disant, le vieux facteur remit une lettre à Christian Røeder, puis il attendit que le paysan l'ouvre et qu'il lui dise, comme d'habitude, de quoi il s'agissait.

Mais cette fois, contrairement à sa coutume, Christian Røeder glissa la lettre dans une de ses poches sans rien dire.

Mais dès que le facteur se fut retiré, il la reprit, l'ouvrit d'un geste nerveux et se mit à la lire.

Quand il eut terminé, il appela sa femme et s'exclama :

— Ne pleures plus !... Leni est en vie et en bonne santé !

Très émue, Mme Røeder s'écria :

— Dieu soit loué !... Mais comment as-tu pu avoir des nouvelles ?... Est-ce qu'elle t'a écrit ?

— Elle ne m'a pas écrit elle-même, mais je viens de recevoir une lettre d'un missionnaire de Tanger qui lui a donné l'hospitalité dans sa maison..... Tiens..... Lis-toi même.....

La vieille dame prit la lettre avec des mains trem-

blantes, mais elle la rendit aussitôt à son mari en lui demandant de la lui lire à voix haute, parce que les larmes qui lui étaient montées aux yeux lui brouillaient la vue.

Les deux vieux, qui étaient depuis si longtemps plongés dans une vive anxiété au sujet de leur fille, étaient tellement étreints par l'émotion qu'ils ne savaient plus quoi dire.

Christian Røeder fut le premier à reprendre un peu son sang-froid et il murmura d'une voix étouffée :

— Si elle était ici, je lui administrerais une bonne volée de coups de bâton, pour la punir de nous avoir tant fait souffrir !

— Leni a certainement très mal agi, répondit la vieille, — mais toi, tu as eu des torts aussi... Tu n'aurais pas dû tellement insister pour lui faire épouser un homme qui ne lui plaisait pas.....

— Je voudrais bien savoir comment elle a fait pour se procurer l'argent du voyage !

— Je suppose que ce sera la mère de Fritz Luders qui le lui aura donné.....

Un éclair passa dans les yeux du vieux paysan.

— Tu crois ? fit-il. Eh bien, s'il en est ainsi, elle le paiera cher !

Ce disant, il prit son chapeau et sortit de la maison sans ajouter un mot, se dirigeant immédiatement vers la demeure de la mère de Fritz.

Il trouva la vieille dame dans son jardin, occupée à arracher les mauvaises herbes.

— Comment allez-vous ? lui cria Christian Røeder de sa voix rude.

Étonnée, la bonne vieille se retourna brusquement.

— Oh ! fit-elle. Quelle visite extraordinaire !... Il y a bien longtemps que vous n'étiez pas venu me voir !

— J'ai à vous parler...

Le ton ne promettait rien de bon.

— Pourquoi me parlez-vous si durement ? fit Mme Luders. Ne vaudrait-il pas mieux que nous restions bons voisins puisque nous devons devenir parents par le mariage de nos enfants ?

— Ma fille ne deviendra jamais la femme de votre fils... Il n'est pas nécessaire que je vous le répète !

— Vous serez bien obligé d'y consentir, puisque, comme vous le voyez, Leni demeure fidèle à mon Fritz...

— Et vous favorisez leur intrigue !... Qui est-ce qui a donné à Leni l'argent pour s'enfuir de chez nous ?

— Elle vous a écrit ?... Elle est donc arrivée à rejoindre Fritz ?.....

— Donc c'est vous qui lui avez donné l'argent ?

— Oui, c'est moi.....

— Est-ce que vous vous rendez bien compte du mal que vous avez fait ?

— Je ne crois pas avoir fait aucun mal..... Au contraire, puisque j'ai aidé Leni à atteindre son bonheur.....

— Non, parce que Leni doit épouser Schmiedel, qui sera un bien meilleur mari pour elle que votre fils. Regardez !... Lisez ce qu'on m'a écrit :

Ce disant, Christian Røeder tira de sa poche la lettre du missionnaire et la tendit à la vieille dame.

Celle-ci ajusta ses lunettes et, quand elle eut fini de lire, elle s'exclama :

— Leni est une brave et courageuse jeune fille !.... Vous devriez comprendre qu'il vous sera impossible de vous opposer à son mariage... Mon Fritz n'est pas du tout un aventurier comme vous le prétendez et, ce qui est certain, c'est que Leni l'aime beaucoup... au moins autant que vous aimiez votre Marthe quand vous l'avez épousée contre la volonté de ses parents qui exigeaient qu'elle se marie avec le riche Loré Banfeldt !

— Je suppose que ses parents avaient raison ! répliqua froidement Christian Røeder, — et les miens aussi !

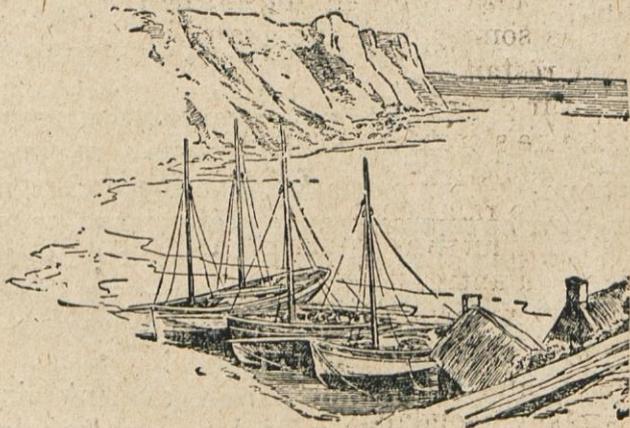
Si je les avais écoutés, je ne serais probablement pas resté un pauvre paysan comme je le suis !

— Croyez-vous vraiment que ce soit la richesse qui donne le bonheur ?..... Ne voyez-vous pas quelle incomparable différence il y a entre votre jolie Leni, vigoureuse et saine, et les enfants de Loré Banfeldt, tous maladifs et vicieux ?

Ces dernières paroles semblèrent avoir fait une assez vive impression sur le paysan car il ne trouva rien à répondre et il demeura un bon moment silencieux et pensif. Puis il salua Mme Luders et s'en fut.

Rentré chez lui, il resta encore longtemps plongé dans ses méditations.

Le soir, avant d'aller se coucher, il écrivit une lettre à sa fille et la joignit à une autre lettre qu'il adressa au missionnaire Guillaume Helmer.



CHAPITRE CCXXXIX.

UN NOUVEL ADORATEUR.

Depuis une semaine, Amy Nabot dansait dans un théâtre de variétés de Tunis.

Elle était assez largement rétribuée et elle comptait pouvoir mettre rapidement assez d'argent de côté pour pouvoir aller se réfugier dans un pays neutre.

L'espoir de pouvoir quitter bientôt Tunis était la seule chose qui l'aidait à supporter ce genre de vie qui ne lui plaisait pas du tout.

Elle dansait sans enthousiasme et uniquement pour gagner la somme dont elle avait besoin. Toute la journée, elle restait au lit et elle prenait des narcotiques afin de pouvoir dormir le plus possible.

Elle ne s'occupait en aucune façon de Dubois qui, de son côté, se bornait à venir la chercher au théâtre chaque soir, pour la ramener à la maison. C'était d'ailleurs elle-même qui le lui avait demandé, afin de ne pas être importunée par d'autres hommes.

Elle remportait chaque soir un grand succès et une fois, après avoir dû revenir plusieurs fois en scène pour répondre aux applaudissements frénétiques des spectateurs, elle vit soudain à ses pieds une énorme et magnifique gerbe de roses.

Elle les prit entre ses bras et se mit à regarder dans la salle essayant de deviner quel était l'admirateur qui lui avait envoyé ce somptueux hommage.

Elle ne tarda pas à le découvrir.

Seul dans une loge d'avant-scène un Arabe de majestueuse apparence, vêtu avec une extrême recherche, tenait devant lui une gerbe de roses toute pareille à celle qu'elle venait de recevoir et fixait sur elle un regard rempli d'une expression de fervente adoration.

Amy Nabet lui sourit et le remercia d'un geste de la main.

A peine était elle rentrée dans sa loge que le directeur du théâtre y pénétra à son tour, sans même se donner la peine de frapper à la porte.

— Bravo ! s'exclama-t-il, tout rayonnant de joie. Vous avez eu un succès fou !... Le Cheikh Abd-el-Rahman est enthousiasmé de vous et il m'a demandé avec insistance de prolonger votre contrat.

— C'est lui qui m'a envoyé ces fleurs ?

— Précisément... Il vous prie de venir auprès de lui.

Amy Nabet n'eut pas le temps de répondre, car elle devait encore une fois retourner en scène.

Dès qu'elle apparût, un tonnerre d'applaudissements retentit, se prolongeant durant plusieurs minutes.

Quand elle revint dans sa loge, elle trouve le directeur qui l'attendait.

Le Cheikh Abd-el-Rahman vous attend, lui dit-il. Voulez-vous que je vous accompagne auprès de lui ?

— Rien ne presse ! répondit l'aventurière. Il vaut mieux le laisser attendre un peu.... Une femme doit toujours se laisser désirer. Croyez-moi, je connais assez l'art de rendre les hommes amoureux !

Amy Nabet se préparait à sortir quand Dubois accourut pour lui présenter ses félicitations.

— Tu as vraiment de la chance ! lui dit-il. Espérons que cette brillante conquête fera tourner la situation à

notre avantage !

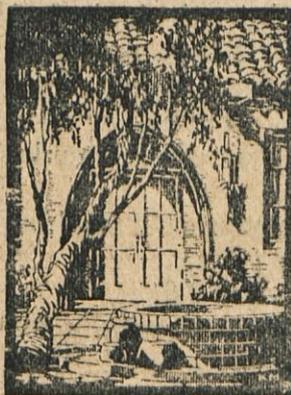
— Pourquoi faudrait-il que ce soit à ton avantage aussi ?

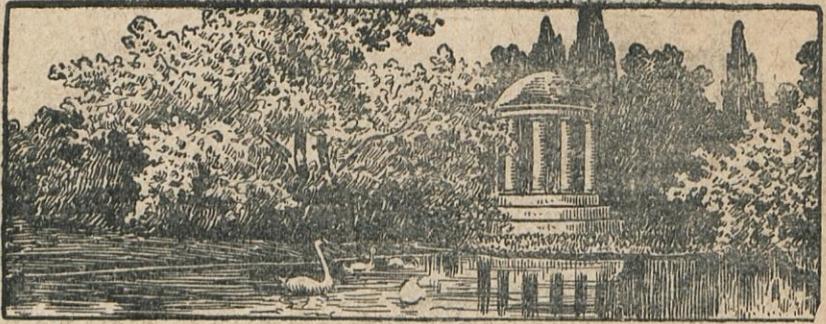
— Parce que je suis sûr que si tu deviens la reine du harem du Cheikh Abd-el-Rahman, tu sauras bien me procurer une bonne place, en qualité d'administrateur ou de secrétaire, ou quelque chose de ce genre.

— Tu ne manques pas d'imagination !... Mais maintenant, laisse-moi aller, parce qu'il ne faut quand même pas que je le fasse attendre trop longtemps.

Quoi qu'elle cherchât à se donner une attitude indifférente, l'aventurière était assez émue. Elle était fière de pouvoir encore exercer une fascination aussi irrésistible et d'avoir attiré l'attention d'un personnage aussi distingué que cet arabe qui devait sûrement être un très grand seigneur.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à son miroir qui lui renvoya une image des plus satisfaisantes, elle sortit de sa loge pour aller rejoindre le Cheikh dans son avant-scène.





CHAPITRE CCXXX.

PRES DU BUT

Il faisait une nuit superbe. La Croix du Sud scintillait dans le firmament et un mince croissant de lune se découpait dans l'azur sombre. L'air était lourd et chargé des enivrants parfums de la forêt tropicale.

Luders se tenait penché au-dessus de son camarade qui demeurait étendu sur le sol, respirant maintenant sur un rythme égal et tranquille. La crise de malaria était donc passée.

Encore une heure et l'on pourrait se mettre en chemin.

Luders n'osait point entretenir de trop grandes espérances ; l'ennemi était trop près pour cela et il se demandait avec angoisse si Haug réussirait à marcher.

Sa pensée errait au loin et se reportait à chaque instant sur sa vieille mère qui l'attendait avec anxiété au pays natal.

— Maman ! murmura-t-il machinalement.

Haug ouvrit les yeux.

— C'est toi, Luders ? fit-il.

— Oui..... Comment te sens-tu ?

— Ne me le demande pas..... De toute façon, il faut que je marche !